

Confidences d'un historien Marcel Trudel, le grand défricheur de l'histoire

Louise Chevrier

Volume 14, Number 3, 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/11389ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (print)

1923-2101 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chevrier, L. (2009). Confidences d'un historien : Marcel Trudel, le grand défricheur de l'histoire. *Histoire Québec*, 14(3), 6–8.

Confidences d'un historien

Marcel Trudel, le grand défricheur de l'histoire

par Louise Chevrier

Marcel Trudel affirme volontiers que le premier plaisir de connaître l'histoire, c'est d'abord celui de la culture. Historien prolifique, il est l'auteur d'une soixantaine d'ouvrages et d'innombrables articles et conférences. Professeur émérite de l'Université d'Ottawa, il est un ardent partisan de l'histoire comme discipline rigoureuse et scientifique. À une époque où l'histoire était dévotion et éloquence, avec les Garneau, Sulte, Groulx et plusieurs autres, Marcel Trudel a osé sortir les documents d'archives de la poussière des siècles, ajoutant du même souffle que l'histoire ne s'enseignait pas sans eux. En modifiant en profondeur l'enseignement de l'histoire et la méthodologie de la recherche, et ce, dès la fin des années 1940, il fait figure de précurseur de la Révolution tranquille. L'œuvre de Marcel Trudel demeure toujours la pierre d'assise de l'histoire de la Nouvelle-France.

C'est chez lui, sur les rives du grand fleuve Saint-Laurent, où bat toujours le cœur de la Nouvelle-France, qu'il a reçu les « émissaires » d'Histoire Québec. L'esprit alerte et la langue superbe, M. Trudel a répondu à nos questions avec un plaisir évident.



Marcel Trudel chez lui, dans sa bibliothèque.
(Photo : Raymond Ostiguy)

Une vie consacrée à l'histoire

Après ses études, Marcel Trudel enseigne au collège Bourget de Rigaud et prépare son doctorat ès lettres. Le sujet, *L'influence de Voltaire au Canada* – ouvrage publié en 1945 – est « à la fois littéraire et historique ». Il publie également un roman, *Vézine*, en 1946. L'Université Laval l'invite alors à devenir professeur d'histoire.

« C'est un peu le hasard qui m'a amené à la profession d'historien. Je souhaitais devenir professeur de latin et de grec et écrire des romans. Mon rêve était un peu fou, mais il faut rêver lorsqu'on est jeune! Je

rêvais d'être le Balzac du Canada français. C'était déjà beaucoup », ajoute-t-il en souriant.

« L'Université Laval s'apprêtait à fonder l'Institut d'histoire et de géographie. On avait besoin d'un professeur d'histoire, mais comme je n'étais pas préparé à cet enseignement, il fallait me former. Je devais aller à la Sorbonne, mais la guerre est survenue et on m'a envoyé à Harvard, à titre de *visiting professor*. Je suis revenu en 1947, date de la fondation de l'Institut d'histoire. Il y avait beaucoup à faire : trouver des locaux, des cartes géographiques – l'histoire ne peut pas s'enseigner sans la géographie – et recruter des professeurs compétents. C'était un problème. Dans les collèges classiques, on enseignait l'histoire mais on arrêta à la Confédération : 1867. Où trouver un professeur qui pouvait enseigner la période 1867 à nos jours? J'ai recruté Jean-Charles Bonenfant, spécialiste du droit romain. Nous avons invité des professeurs français, comme André Latreille, pour enseigner l'histoire moderne. C'est ainsi que je suis devenu professeur d'histoire, un peu par hasard. »

« D'ailleurs, j'aimais l'histoire. J'ai commencé à lire très jeune. À sept ans, à l'orphelinat de Trois-Rivières, j'avais reçu un prix, un très gros livre, *Léon XIII et ses encycliques*. J'ai tout lu, ajoute-t-il en riant, même si je ne comprenais pas tout. Chez moi, il y avait une petite bibliothèque, mon père adoptif était un grand lecteur, et c'était surtout des volumes d'histoire. »

Monsieur Trudel doit quitter l'Université Laval. Des mésententes et le fait qu'il se soit engagé dans le mouvement laïc français le forcent à quitter Québec. Il choisit d'aller enseigner à Ottawa. Il y restera de 1962 à 1982, année de sa retraite.

« J'étais en même temps un homme d'archives et un esprit sceptique. L'histoire, ce n'est pas une œuvre d'imagination ou d'éloquence, ce n'est pas du patriotisme, c'est une science. J'ai peut-être gardé quelque chose de mes ancêtres, des Allemands qui se sont mariés ici en 1655. On est toujours le descendant de ses ancêtres. Lorsque j'ai étudié l'allemand à Laval, les professeurs étaient étonnés de voir que je prononçais le "ch" allemand tout naturellement. Et vous savez, lorsqu'un Allemand prend une matière, il vide le sujet complètement. »

Une œuvre qui l'a passionné

Après *L'influence de Voltaire au Canada*, Marcel Trudel étudie le régime militaire anglais. L'historien a sorti quelques squelettes des placards de l'histoire du Québec. La biographie du prêtre renégat Charles P. Chiniguy, *Chiniquy*, en 1955, ou la révélation de la pratique de l'esclavage avec, en 1960, *L'esclavage au Canada français, Histoire et conditions de l'esclavage*, sont de véritables brûlots pour l'époque. « Je me suis beaucoup amusé à écrire ça, en marge de mes recherches », avoue-t-il. Car sa grande quête restera l'histoire de la Nouvelle-France.

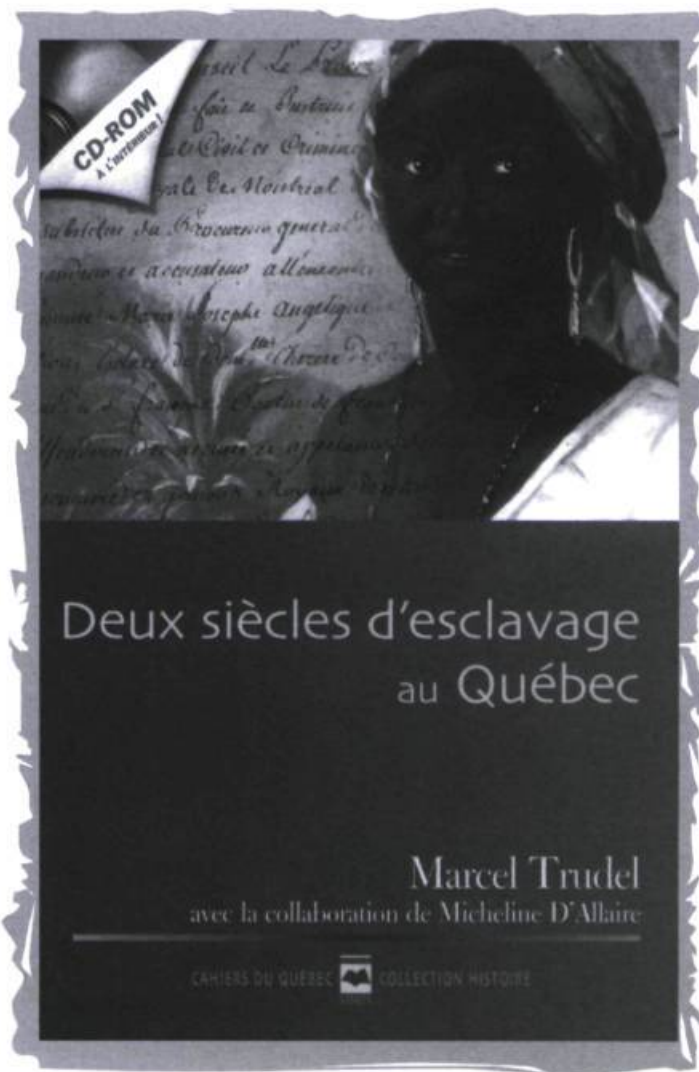
« Ce pourquoi j'ai vécu, c'est l'histoire de la Nouvelle-France. Parce que la Nouvelle-France nous a faits, parce que nous en vivons encore. Le Code civil par exemple. On croit que c'est le code Napoléon, mais en fait, c'est toujours la Coutume de Paris. Quoique, depuis un quart de siècle, c'est de moins en moins vrai. La Nouvelle-France est tellement loin maintenant. Elle est inconnue », ajoute-t-il avec nostalgie.

« J'ai passé une année entière en France. Plus tard, j'ai fait tout microfilmé les greffes des notaires jusqu'à 1663. Jusqu'à cette date, je crois qu'il n'y a pas un document que je n'ai pas vu. J'ai commencé en 1524, date de la carte de Verrazano, la première où est inscrit *Nova Francia*. J'ai écrit les cinq premiers volumes de *l'Histoire de la Nouvelle-France*, et une *Initiation à l'histoire de la Nouvelle-France*. »

Monsieur Trudel écrira les cinq premiers volumes de *l'Histoire de la Nouvelle-France*, le volume X, *Le Régime militaire et la disparition de la Nouvelle-France*, et le volume IX, *La guerre de la Conquête*, en collaboration avec Guy Frégault, pour ce dernier. « Il reste encore un siècle à écrire, le plus intéressant. »

Malheureusement, ses yeux le laissent tomber, sa vue a baissé au point qu'il doit cesser ses recherches. Il peut toutefois poursuivre ses publications, comme en témoigne la suite de son œuvre. En 2009, le dernier tome de *Mythes et réalités dans l'histoire du Québec* verra le jour.

« J'ai travaillé comme un fou toute ma vie, les dimanches, les lendemains de Noël comme ceux du jour de l'An », confie le doyen des historiens québécois qui, à 92 ans, est à sa table de travail chaque matin, à 9 heures.



Que pensez-vous de l'enseignement de l'histoire au Québec ?

Le doyen des historiens québécois ne suit pas le débat sur l'enseignement de l'histoire dans les écoles. Une grande victoire cependant : l'histoire n'est plus une « petite matière », c'est une discipline universitaire.

« Malheureusement, sur cette question-là, je suis mal renseigné. Dans les cégeps, les professeurs qui enseignent l'histoire sont certainement bien préparés. Les instituts d'histoire ont eu beaucoup d'étudiants, après 1947. Imaginez qu'au départ, je n'avais qu'un étudiant régulier! Par la suite, les étudiants étaient de plus en plus nombreux. Par contre, je connais les professeurs dans les universités. L'histoire est devenue une discipline universitaire, bien équipée, avec l'accès facile aux archives. Aujourd'hui, on a des instruments de recherche formidables. »

Vulgarisation de l'histoire, romans historiques ou séries télévisées, qu'est-ce à dire ?

Marcel Trudel participe à sa façon à la vulgarisation de l'histoire, notamment en publiant ses *Mythes et réalités dans l'histoire du Québec*, ouvrage constitué de courts articles.

« Je suis pour la vulgarisation de l'histoire sous toutes ses formes, mais à la condition que ça demeure vraisemblable, même dans le cas de roman ou de fiction historique. C'est le cas du roman de Nicole Fye-Martel, *Hélène de Champlain*, où elle raconte le mariage de Champlain avec une fillette de douze ans. Elle est très riche et lui a besoin d'argent. Champlain n'est jamais là, il est toujours en Nouvelle-France tandis qu'Hélène reste en France. Et c'est ce qu'elle raconte, la romancière!

Ce n'est pas le grand public qui va acheter les gros volumes qu'on va publier sur Champlain. Ce sont les spécialistes qui vont lire ça. Le roman historique est nécessaire. C'est une vulgarisation de l'histoire et en général, les gens s'intéressent à l'histoire. Du moment qu'il y a un fondement vraisemblable, j'encourage les romans historiques. Et puis, ça m'amuse. Parce que je vois ce qui a été inventé. »

Les sociétés d'histoire et la recherche

Pour Marcel Trudel, le métier d'historien est de reconstituer le passé de la façon la plus rigoureuse possible. « J'ai vu l'évolution des sociétés d'histoire. Autrefois, la société historique de Québec était une société plutôt religieuse, et même dévote. Je me rappelle qu'il y avait quelqu'un, là-dedans, qui vouait un culte à Champlain et avait publié une reconnaissance à Champlain pour faveur obtenue dans les avis pieux. La Société historique de Québec avait protesté contre mon enseignement de l'histoire. » M. Trudel constate que les sociétés d'histoire ont évolué avec l'enseignement de l'histoire. Aujourd'hui, conclut M. Trudel, elles sont devenues des sociétés savantes.

